



Mustapha Adila.- *Marruecos y España: Historia, patrimonio e hispanismo*. (Tétouan: Publications de l'Association Marocaine des Etudes andalouses, 2020), 328p.

Si l'histoire contemporaine des relations hispano-marocaines suscite un intérêt particulier dans les sphères académiques espagnoles, l'historiographie marocaine contemporaine, compte tenu de la formation arabo-francophone de la plupart de ses représentants, concentre son intérêt plutôt sur l'histoire locale et celle du protectorat français au Maroc. Toutefois, un intérêt pour les relations hispano-marocaines précoloniales et coloniales commence à voir le jour sous l'instigation

d'un "hispanisme marocain" constitué par un noyau très limité de chercheurs, parmi lesquels se distingue le professeur, philologue et historien Mustafa Adila qui a, à son actif, plusieurs ouvrages en langue castillane, traitant de ce thème. Son dernier livre que nous présentons ici est un recueil d'études qui s'articulent autour de trois axes principaux d'ampleur inégale: l'histoire, le patrimoine et l'hispanisme. Ils jettent la lumière sur la diversité des relations qui ont existé entre le Maroc et l'Espagne au cours des nombreux siècles de leur histoire commune. L'ouvrage comprend également des comptes-rendus des livres et des prologues, ainsi que des pages dédiées aux membres de l'hispanisme marocain.

Dans l'introduction, l'auteur expose les raisons de la publication de ce livre. Il s'agit de "mettre à la disposition du lecteur une série de conférences, articles et communications qui ont été présentés lors de congrès nationaux et internationaux et qui traitent tous de l'histoire des relations entre l'Espagne et le Maroc, de l'époque d'Al-Andalus à notre époque actuelle." Cependant, l'auteur prête une attention particulière aux relations entre le Maroc et l'Espagne pendant la période du protectorat espagnol dans le nord du Maroc. Il n'est pas de notre propos dans cette recension de passer en revue toutes les études que renferme cet ouvrage mais de s'arrêter sur quelques-unes qui ont éveillé notre curiosité.

La première étude traite de l'histoire commune mérinido-nasride au cours du XIV^{ème} et les interactions culturelles et humaines qui ont abouti à une fusion presque complète entre les deux rives du Détroit de Gibraltar (9-19). L'exemple type de cette fusion est représenté par la ville de Tétouan "fille de Grenade" (41-54), reconstruite par les Andalous à la fin du XV^{ème} siècle. L'auteur passe en revue les conditions de la reconstruction de cette ville maroco-andalouse et les vagues humaines successives d'al Andalous qui ont déterminé sa planification urbaine et architecturale, pour devenir le "berceau de la civilisation andalouse au Maroc" (50). Cet héritage andalou, conservé d'ailleurs jusqu'à nos jours, a suscité l'intérêt de nombreux voyageurs espagnols aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles. C'est ce qu'analyse Adila dans son étude: "*Tétouan, un patrimoine impressionnant*" (265-279). L'auteur s'arrête sur trois récits de voyage espagnols dont celui de Pedro Antonio de Alarcon, qui a visité la ville en 1860 et dont le rêve était de "pouvoir vivre à Tétouan la

résurrection esthétique et littéraire “miraculeuse” de Grenade de la période Nasride” (266). Les trois auteurs-voyageurs nous ont laissé une description pleine d’admiration pour l’héritage historico-culturel et architectural andalou de la ville de Tétouan qui, depuis son classement par l’UNESCO comme patrimoine humain en 1997, a vu des projets mixtes maroco-espagnols se multiplier, visant à réhabiliter son patrimoine commun maroco-andalous (279).

Mustafa Adila a accordé également une grande attention à la composante humaine de la ville et à son élément andalou en particulier. À cet égard, il nous livre une étude révélatrice sur l’anthroponymie mudéjare et morisque de la région de Vélez-Málaga et sa présence au Maroc (91-104). Sur la base des documents des archives espagnoles et de certaines sources marocaines, l’auteur dresse un tableau des noms d’une centaine de familles des mudéjars et morisques sous leur forme latine, et ce qui leur correspond en arabe. Et l’auteur de conclure qu’un pourcentage important de familles mudéjares sont d’ascendance marocaine et étaient installées à Málaga et sa région depuis l’époque nasride, telles que les familles al-Marrakuchi, Festeli ou Javali el Gomeri. L’expulsion des morisques d’Espagne a fait l’objet d’une analyse fine et richement documentée dans son étude: “*Approches espagnoles actuelles de l’expulsion des Morisques*” (53-67). Adila analyse, en bon connaisseur de la production historique espagnole, les tendances actuelles de l’historiographie espagnole concernant l’expulsion définitive des morisques d’Espagne en 1609, à partir des écrits qui ont vu le jour depuis 2009, année de la commémoration du IV^e centenaire de leur expulsion. Cette analyse lui a permis de constater que la valorisation de l’expulsion des morisques a traditionnellement été marquée par la bipolarité entre les historiens “maurophiles” et “maurophobes” (54).

Dans un autre article, Adila dresse le bilan de la production historique marocaine sur les Andalous-morisques (69-89). Il nous donne une liste assez exhaustive des livres et articles parus à partir des années soixante, et sur la base de laquelle il conclue qu’il est raisonnable de parler d’une “moriscologie” marocaine, qui tend à se consolider comme une spécialité dans le champ de la recherche historique marocaine des XVI^e et XVII^e siècles. Dans son étude intitulée “*Maroc, Portugal, Espagne: une histoire interférée (1574 et 1674)*” (31-39), Adila aborde les événements qui ont impacté l’évolution politico-économique et socio-culturelle du Maroc et de ses voisins ibériques: les invasions ibériques des côtes du Maroc, l’occupation de Ceuta par les Portugais en 1415, les péripéties de son passage sous contrôle espagnol après la défaite des Portugais dans la bataille de l’oued Makhazine en 1578 et la ville de Ceuta est restée aux mains des Espagnols, selon l’accord de paix conclu avec le Portugal en 1668, après que ce dernier ait récupéré toutes ses colonies d’outre-mer d’Espagne en 1640.

Adila n’aborde pas les répercussions de cette occupation portugaise puis espagnole de la ville sur le développement du Maroc et de sa façade méditerranéenne en particulier dans cet article, mais nous trouvons cela exposé plus loin, dans son article: “*Une approche historique de la dimension méditerranéenne de Maroc*” (211-220). Le Maroc, pays méditerranéen, s’est trouvé séparé de cette mer tout au long de son histoire moderne. La prospérité commerciale et urbaine qu’a connue la façade

méditerranéenne du Maroc tout au long du Moyen Âge s'est transformée – après la prise de Ceuta et les invasions Ibériques des côtes marocaines – en zones pauvres de sorte que ses villes se sont transformées en casernes. “C’est ainsi que la côte méditerranéenne a souvent été bloquée par la présence étrangère, et la dimension méditerranéenne s’efface peu à peu de la mémoire des Marocains” (216). Cependant, l’auteur note qu’il y avait, pendant le protectorat espagnol, un renouveau des activités urbaines des anciennes villes du Nord, telles que Tétouan, Larache, Ksar el-Kebir et Chaouen, et la création de nouvelles villes telles que Nador et Al Hoceima.

Aussi, Adila consacre une étude au “*premier traité d’amitié et de commerce entre le Maroc et l’Espagne en 1767*” conclut par Carlos III d’Espagne et Sidi Mohamed Ben Abdellah, (105-118). Il met en lumière les raisons directes et indirectes qui ont conduit à la signature dudit traité et souligne le rôle joué par les représentations diplomatiques des deux pays: Samuel Sumbel (conseiller juif du Sultan) et l’ambassadeur Ahmed El Gazzal du côté du Maroc, le père Bartolomé Girón, le marquis de Grimaldi, et l’ambassadeur Jorge Juan de Santacilia, du côté de l’Espagne. L’auteur considère que ce traité a jeté “les bases diplomatiques qui détermineront les relations maroco-espagnoles,” et contient des clauses qui seront une référence diplomatique pour les accords et traités hispano-marocains ultérieurs (ceux de 1780, 1785 et 1799).

Dans son étude intitulée “*Une vision critique de la protection franco-espagnole au Maroc*” (119-129), Adila analyse finement les écrits de Carlos de Baraibar, historien et homme politique espagnol, publiés en 1938 sous le titre “*La guerre d’Espagne dans son contexte international.*” A travers cette analyse, il conclut que les approches de cet auteur et ses conclusions sur la question du protectorat établissent une rupture définitive avec les discours africanistes et colonialistes qui dominaient à cette époque: “nous pouvons même considérer Baraibar comme un précurseur du courant décolonisant dans l’historiographie espagnole actuelle” (130). Dans son étude sur “*L’exil républicain espagnol au Maroc*” (147-170), Adila tente de clarifier une facette méconnue de l’histoire hispano-marocaine. Il passe en revue le contexte historique dans lequel des vagues de réfugiés républicains ont fui l’oppression franquiste et ont migré vers le Maroc français et la ville internationale de Tanger, et surtout vers Casablanca, qui en ont fait l’un des fiefs les plus actifs de la propagande antifasciste, en abordant les conditions de vie de ces réfugiés républicains au Maroc. Ces dernières évoluaient selon les circonstances nationales et internationales (la guerre civile, la Seconde Guerre mondiale, l’occupation de Tanger par l’Espagne, etc.), mais plusieurs témoignages attestent qu’ils “se sentaient plus en sécurité [au Maroc] que nul part.” Par peur d’être extradés vers l’Espagne, beaucoup de républicains ont immigré vers l’Amérique latine. Adila cite l’exemple de plusieurs hauts politiques, militaires et intellectuels, dont l’historien Claudio Sanchez Alborno. Mais la grande majorité a préféré rester au Maroc.

Un autre sujet que l’auteur aborde avec profondeur est celui de la “*Presse et journalistes de la zone du protectorat espagnol au Maroc.*” (187-209), il y dévoile le pouvoir médiatique que l’Espagne a utilisé dans sa zone de protectorat espagnol pour consolider sa présence coloniale dans le nord du Maroc. C’est un thème

auquel Adila a consacré un ouvrage spécifique (*Prensa española en Marruecos. Periodistas y colaboradores*, 2013). Il revient sur les origines de la presse espagnole au Maroc, avec la création du premier journal espagnol dans la ville de Tétouan en 1860 par Pedro Antonio de Alarcón (*El Eco de Tetuan*). Cette presse a pris un essor considérable avec, selon les propres calculs de l'auteur, un total de cent cinquante-sept périodiques qui ont vu le jour dans les villes du protectorat espagnol, y compris dans des petites localités comme Rincon del Mediq et Ouad Law qui avaient leurs propres journaux, "*El Rincon*" et "*El Hoyo*" respectivement. Sur ce total, la ville de Tétouan, déclarée capitale de la zone du protectorat, abritait soixante-seize publications, suivie de loin par la ville de Larache avec vingt-trois, (188-189). Adila dresse un tableau chronologique avec les noms de ces journaux, la date de leur publication et leur fréquence (quotidien, hebdomadaire, bimensuelle, mensuelle). La plupart de ces journaux étaient publiés par des institutions espagnoles et subventionnées par le gouvernement espagnol, (190). L'auteur nous fournit également des informations très précises sur les collaborateurs qui ont nourri cette presse (journalistes professionnels (21), universitaires poètes et artistes (14), militaires, hommes politiques et fonctionnaires de l'administration du Protectorat, (11) en plus de quelques collaborateurs et intellectuels marocains (10). Adila affirme que la presse espagnole reste un outil indispensable pour la recherche historique sur des sujets liés à la présence et à l'action de l'Espagne au Maroc (206).

Une attention particulière est accordée au problème de l'émigration. Adila lui a consacré deux études particulièrement intéressantes. La première traite de "*l'émigration espagnole à Tanger*" (221-237). L'auteur note que les origines de cette émigration remontent aux XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles. Mais c'est avec le statut international que Tanger a acquis en 1925 que le nombre des résidents espagnols n'a cessé d'augmenter. Il atteint 10.000 personnes en 1929. 14.000 en 1940 et 18.618 en 1944. D'ailleurs, entre 1946 et 1956, les résidents espagnols représentait 18% de la population totale de la ville (227). Adila étudie également le profil socio-professionnel de cette communauté espagnole. Selon ses propres termes: "Outre la migration économique, composée majoritairement de journaliers, de paysans, d'ouvriers et de commerçants désireux d'améliorer leurs conditions de vie, il y avait un groupe minoritaire composé de banquiers, ingénieurs, architectes, médecins, pharmaciens, avocats, journalistes, ainsi que par des écrivains, poètes, peintres, qui, fascinés par l'empreinte culturelle particulière de la ville de Tanger, ont décidé de s'y installer temporairement ou définitivement. C'est ainsi qu'une riche classe moyenne s'est formée au sein de la population espagnole, dont le niveau de vie dépassait à bien des égards le niveau de vie de la même classe dans l'Espagne de l'après-guerre (227).

Sur la même thématique, Adila passe en revue les établissements et institutions que la Légation espagnole de Tanger avait créés pour accueillir ses citoyens et faciliter leur intégration dans la société tangéroise. Une autre étude concerne "*La migration marocaine du point de vue de la presse espagnole*" (239-253). Afin de connaître le traitement médiatique de la question de la migration marocaine, Adila a choisi d'appliquer l'analyse hémérogaphique à certains journaux nationaux et régionaux espagnols parus entre juin et décembre 2011 inclus. Cette période a

été choisie pour la simple raison qu'elle coïncidait avec l'accentuation de la crise financière en Espagne dont l'une des principales conséquences était l'aggravation de la question de l'immigration. Adila note que la communauté marocaine est la deuxième communauté des immigrés étrangers en Espagne, elle représente 19% de la population immigrante, mais ne dépasse pas 1% de la population totale. Cependant, l'immigré marocain est devenu "l'autre le plus significatif," "l'autre le plus visible" et "l'autre plus répréhensible" par la société espagnole. D'après son analyse, l'auteur conclut que les immigrés marocains en Espagne sont traités dans la presse écrite comme des *Sujets, des musulmans fidèles*, ayant un certain penchant à opter pour des interprétations fondamentalistes de l'islam pouvant favoriser les actions terroristes; et comme des *travailleurs étrangers* qui peuvent concurrencer injustement la main-d'œuvre espagnole. Et enfin, comme des *Tiers-mondistes*, réticents aux idées de modernité, de progrès culturel et, par conséquent, difficiles à intégrer. Cette image de l'immigré marocain en Espagne n'est pas nouvelle, selon Adila, mais elle est le reflet d'une longue histoire et d'un bagage culturel que certains médias espagnols actuels ont tendance à utiliser en fonction des conjonctures politiques et des nouveaux contextes économiques et socioculturels, (253).

La dernière étude passée en revue aborde les relations du "*khalifa du sultan Moulay al Hassan Ben Al Mehdi avec le Haut-commissariat d'Espagne au Maroc (171-185)*". L'auteur se base sur les Archives du General Varela pour nous apporter des éclaircissements de valeur sur ce sujet. Il ressort de cette étude que les relations entre les deux étaient marquées par la suspicion et la prudence. L'auteur explique, textes à l'appui, comment les autorités espagnoles ont espionné tous les mouvements du khalifa et avaient accès à ses correspondances, y compris celles qu'il échangeait avec le sultan Mohammed V.

En conclusion, l'auteur nous livre une contribution qualitative à l'histoire hispano-marocaine, et nous révèle des aspects peu connus de ce passé commun partagé par ces deux pays voisins. C'est une contribution faite à partir d'une "approche constructive," qui signifie que l'auteur adopte une lecture consensuelle, tolérante, non conflictuelle de l'histoire des relations maroco-ibériques, plaidant pour que cette histoire commune soit utilisée comme élément essentiel pour construire l'avenir et renforcer les liens d'amitié et de coopération entre l'Espagne et le Maroc.

Mohamed Cherif

Université Abdelmalek Essaâdi, Tetouan,
Maroc